

118 F. 253

LE SOUS-CHEF,

OU

LA FAMILLE GAUTIER,

Comédie-Vaudeville, en un acte,

PAR M. YMBERT;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DES VARIÉTÉS, LE 30 AOUT 1825.



PARIS,

CHEZ PONTHEIU, LIBRAIRE,

GALERIE DE BOIS, AU PALAIS-ROYAL.

1825.

132695-B

PERSONNAGES.

M. D'HÉRICOURT, Secrétaire-général. M. CAZOT.
GAUTIER, Sous-Chef M. POTIER.
HENRIETTE, sœur de Gautier . . . M^{lle} PAULINE.
JÉROME, frère de Gautier M. LEFÈVRE.
NICOLAS, cousin de Gautier. . . . M. ARNAL.
Deux autres frères de Gautier. . . MM. HOSSARD
et CHARLES.
Plusieurs garçons de bureau.

« Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision en date de ce jour.

« Paris, le 17 janvier 1825.

« PAR ORDRE DE SON EXCELLENCE,

« Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

LE SOUS-CHEF,

OU

LA FAMILLE GAUTIER.

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une salle commune. Sur une des portes qui y communiquent est écrit le mot CAISSE, à la droite du spectateur. A gauche une issue au-dessus de laquelle on lit : SECRETARIAT GÉNÉRAL.

M. D'HÉRICOURT.

Entrant par le fond de la scène, homme de cinquante ans, costume noir, tenue fort soignée, la boucle d'or; il tient à la main une dépêche d'administration, dé-cachétée.)

A peine huit heures du matin, et déjà une dépêche du Directeur qui me demande une chose impossible. Organiser un nouveau bureau en deux heures de

temps ! cela n'est pas praticable. Le travail m'arrive ici de tous côtés. Et puis, je rencontre dans les salons des gens malins, goguenards, qui me disent : « Votre compagnie d'Assurances va très-bien, elle est fort occupée ; mais vous, vous n'avez rien à faire : vous êtes secrétaire-général ! » Oui, sous un Directeur qui ne dort pas ; qui veut que toutes choses soient faites dès qu'il a ordonné ! Julien ! (*il sonne*). Heureusement il est juste, sans cela, il n'y aurait pas moyen d'y tenir. (*Un garçon de bureau se présente et remet une lettre à M. d'Héricourt.*) Encore ? Prévenez M. Gautier, sous-chef, que je suis arrivé ; qu'il vienne sur-le-champ. (*Le garçon de bureau sort.*) Parmi tous les employés celui-là se distingue par une ardeur, un zèle !..... Ce brave M. Gautier, c'est le phœnix des sous-chefs ! Il n'a pas une grande portée ; mais il suffit à tout, et puis, d'une probité !... Je lui ai confié la caisse. Avec lui on peut se dispenser du soin de la vérifier : aussi y a-t-il un grand mois que je ne me suis avisé d'y regarder. Il est ici logé, chauffé, éclairé ; il a mille écus de traitement ; mais, avec cela, on ne va pas loin, et ce sont de ces commis honnêtes ; qu'on ne saurait trop payer. Je ne lui connais pas de défaut, si ce n'est la prétention qu'il a aussi de tout faire à la minute (*imitant Gautier*) : *c'est fait, Monsieur, ça sera fait ; ça va être fait.* Je ne sais pas comment il s'arrange, mais la vérité est que rien de ce que je lui demande ne souffre le plus léger retard. (*Pendant ces derniers mots, il a décacheté la dépêche, et l'a parcourue des yeux.*) Que vois-je ? une dénonciation contre Gautier ? Saurait-on déjà qu'il est question de créer un nouveau bureau ? (*Il lit.*) « On voit souvent venir.... chez M. Gautier.... et sortir avec mystère.... une jeune personne qui emporte de l'argent ? Êtes-vous sûr que la caisse de la compagnie soit dans des mains fidèles ? » Comme à l'ordinaire, elle n'est point signée.... C'est une infamie !... (*la déchirant avec indignation*). Voilà le cas que j'en fais.

SCÈNE II.

LE PRÉCÉDENT, GAUTIER.

(*Garçon vif, d'une trentaine d'années, vêtu modestement, mais fort proprement : il porte sous le bras un gros portefeuille.*)

GAUTIER, *saluant.*

J'ai un peu tardé ; mais je tenais à faire tout ce que vous m'aviez donné hier. (*Ouvrant le portefeuille.*) En voilà, en voilà, en voilà....

M. D'HÉRICOURT, *lui prenant la main et la serrant affectueusement.*

Bonjour, Gautier.

GAUTIER, *étonné de cette marque de tendresse, le regardant et saluant.*

Monsieur....

M. D'HÉRICOURT, *plus fortement et comme un homme qui pense à quelque chose.*

Ce cher Gautier !

GAUTIER, *saluant de nouveau.*

Monsieur.... : (*A part.*) C'est singulier ! il ne m'a jamais fait tant d'amitiés que ça.

M. D'HÉRICOURT.

Je parie que vous avez encore passé la nuit ?

GAUTIER, *se remettant.*

Comme vous dites ; il ne faut pas faire attention à cela, ça me coûte moins qu'à un autre : une activité naturelle.... ça ne se donne pas : c'est dans le sang. Quand je promets quelque chose, il faut que ça soit fait. (*Vidant le portefeuille.*) Voilà vos trois rapports rédigés et expédiés de ma main ; vos circulaires, vous n'avez plus qu'à signer ; l'état général des assurés, et la situation de la caisse, que je vous prie d'examiner, parce que ces

M. D'HÉRICOURT.

J'ai bien le temps de m'occuper de votre caisse ! L'audience qui m'attend et un nouvel ordre du Directeur qui doit venir dans les bureaux, de sa personne, aujourd'hui, à quatre heures.

GAUTIER.

Ah ! mon Dieu ! quel événement ! et pourquoi faire ?

M. D'HÉRICOURT, *lui remettant l'ordre.*

Lisez.

GAUTIER, *lisant.*

« M. le secrétaire-général organisera sur-le-champ un sixième bureau pour les assurances des départemens du midi.... »

(*S'interrompant.*) Je puis vous affirmer que c'est encore trop tôt, j'aurais suffi à tout.

M. D'HÉRICOURT.

Allez, allez.

GAUTIER, *continuant.*

« Il nommera un chef. (*Sur le mot chef, Gautier fait un silence, regarde M. d'Héricourt, comme un homme qui conçoit une espérance, et reprend.*) Il nommera un chef, un sous-chef, deux employés et un expéditionnaire.... » (*S'interrompant.*) Voilà des places à donner ?

M. D'HÉRICOURT.

Continuez.

GAUTIER, *achevant la lecture.*

« Plein de confiance dans les choix que fera M. le secrétaire-général, je lui envoie en blanc les brevets de ces emplois. Je désire trouver le nouveau bureau en pleine activité, *aujourd'hui, à ma visite de quatre heures.* »

M. D'HÉRICOURT, *répétant.*

Aujourd'hui, à sa visite de quatre heures, souligné.

GAUTIER.

Ah ça, il croit donc qu'on trouve des employés

comme on veut ? que ça se commande à la douzaine...
comme des petits pâtés ?

M. D'HÉRICOURT.

Il est un peu comme vous : il ne doute de rien, et il faut se tirer de là.

GAUTIER.

C'est vrai : il ne plaisante pas. Cinq employés à nommer ! Il faut des sujets, et de bons ; il faut de la place, et en deux heures de temps.

M. D'HÉRICOURT.

Pour la place (*montrant la pièce*), en voici. Quant aux sujets, je n'ai pas le temps de m'en occuper et c'est vous, vous Gautier, que je charge de nommer tout de suite à ces emplois.

GAUTIER, *avec modestie.*

Monsieur, vous êtes bien bon, et.... certainement ; mais.... je vous prie de considérer que je ne suis que simple sous-chef. Il y a un chef à nommer et.... il ne serait pas convenable ;.... enfin il n'est pas d'usage que les soldats fassent des caporaux : c'est contre les règles de l'avancement.

M. D'HÉRICOURT, *gravement.*

Vous avez raison. Un chef ! c'est grave ; mais rassurez-vous, j'y ai pourvu.

GAUTIER, *avec inquiétude.*

Ah ! Monsieur a déjà pourvu....

M. D'HÉRICOURT.

Oui, nous n'avions que quelques momens : je l'ai nommé.

GAUTIER, *le fixant.*

Monsieur a bien fait, très-bien fait, parce qu'une place de chef, six mille francs, c'est très-couru.

M. D'HÉRICOURT.

Et puis, c'était une occasion de récompenser un homme modeste, un homme de mérite.

GAUTIER.

C'est clair : on a des parens, des amis.... C'est tout naturel de placer ses parens. (*A part.*) Les autres, s'il en reste.

M. D'HÉRICOURT.

Et je crois même prudent que nous remplissions sur le champ son brevet. (*Prenant le brevet de chef de bureau.*) Mettez-vous là, et écrivez.

GAUTIER

(*prenant la plume et attendant que d'Héricourt lui dicte le nom.*)

(*A part.*) Voilà de ces occasions où il est bien dur de tenir la plume.

M. D'HÉRICOURT.

Y êtes-vous ?

GAUTIER, *lisant.*

« Nous avons nommé et nommons chef du sixième bureau M^r.....

M. D'HÉRICOURT, *placé sur son épaule,*
Philippe....

GAUTIER, *avec émotion.*

Philippe.

M. D'HÉRICOURT.

Eh bien ? qu'avez-vous donc ? la main vous tremble ?

GAUTIER, *embarrassé.*

Pardon, Monsieur..... c'est que..... c'est mon prénom.

M. D'HÉRICOURT.

Vous qui écrivez ordinairement si bien et si vite ?

GAUTIER.

C'est vrai ; je ne sais pas pourquoi, aujourd'hui, je ne puis pas aller. La plume me refuse le service.

M. D'HÉRICOURT, *avec bonté.*

Donnez-la moi donc, que j'achève. (*Il achève d'écrire le nom, se lève et remet le brevet à Gautier.*) Voici : *Philippe*, votre prénom, et *Gautier*, votre nom de famille.

GAUTIER, *étourdi de plaisir.*

Ah ! Monsieur.... je ne puis pas croire.... comment vous exprimer ?... Moi qui croyais... Je ne devinais pas.. Quand vous m'avez dit d'abord *Philippe*... ça m'avait... Ah ! mon Dieu ! c'est donc ça qu'en entrant vous m'avez serré la main....

M. D'HÉRICOURT.

Gautier, cela vous était dû, nommez et installez les autres. Allez aussi vite que moi, et faites, s'il se peut, que je trouve ici les nouveaux employés en activité, à mon retour de l'audience.

GAUTIER.

Pour le moment, je n'ai personne; mais.....

M. D'HÉRICOURT.

Arrangez-vous comme vous voudrez. Le Directeur sera ici à quatre heures: trouvez.

GAUTIER.

Si on avait eu le temps de penser à ça, on se serait précautionné de quelques sujets....

M. D'HÉRICOURT.

Ah! il faut que le Directeur voie là du monde: c'est votre affaire.

GAUTIER.

Eh! bien, Monsieur, on le fera; ça sera fait.

M. D'HÉRICOURT.

AIR : des Comédiens.

Je me confie à votre intelligence,
D'elle jamais on ne craint un refus;
Arrangez-vous, il faut dans la séance
Compter ici quatre commis de plus,
Choisissez bien....

GAUTIER.

N'allez pas sans mesure
De tous les quatre exiger des talents....

D'HÉRICOURT.

Un peu....

GAUTIER.

J'entends: de ceux qu'on se procure
Dans les prix de quinze à dix-huit cents francs.

M. D'HÉRICOURT.

Je me confie à votre intelligence

GAUTIER.

Quand on se fie à mon intelligence ,
 Jamais, Monsieur , on ne craint un refus.
 Oui , bien avant la fin de la séance
 Vous compterez quatre commis de plus.

(*M. D'Héricourt sort.*)

SCÈNE III.

GAUTIER , *seul, montrant son brevet.*

Chef de bureau! six mille francs! Crac! position doublée. Ça change joliment les affaires. Ces bons frères d'Auvergne, le cousin Nicolas, quand ils vont savoir ça? Et ma sœur, cette bonne petite Henriette! Avec mes mille écus, nous étions courts : quand on est six à manger là-dessus! Je ne dis pas ça, moi, parce que je n'aime pas à conter mes affaires; mais il n'en est pas moins vrai que j'ai là-bas, à St-Flour, trois gros gailards de frères qui n'ont que leur vielle et l'espérance, c'est-à-dire pas grand'chose; le cousin Nicolas qui n'a rien du tout, des lurons qui ont des estomacs! Dans la famille nous avons tous des appétits féroces. Et puis, à Paris, ma petite sœur Henriette, la seule que j'ai pu faire élever, parce qu'enfin mes moyens ne me permettaient pas de donner de l'éducation à tout le monde. Elle a beau être sous-maîtresse dans son pensionnat et donner des leçons de chant et de piano, tout ça ne fait pas un sort. Elle aime le petit cousin Nicolas? Eh bien! on le fera venir; on le débrouillera : avec six mille francs, on peut opérer une fière révolution dans tout ce personnel-là! À propos de personnel..... moi qui ai quatre employés à nommer? Le diable m'emporte si je sais où les prendre. Il n'y a pas à dire : il faut que ça soit fait. J'ai envie d'écrire une circulaire aux amis..... ma foi! c'est ça. (*Il se place à une table et dit en écrivant.*)

« Veux-tu une place et même deux? Viens sur-le-
 « champ au bureau avec un ami. Après trois heures, il
 « y a déchéance.»

SCÈNE IV.

LE PRÉCÉDENT, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la cantonnade.

Je vous dis que je suis sa sœur. (*En scène.*) Une sœur qui vient voir son frère... il ne faut pas de laissez-passer pour ça.

GAUTIER.

(*Sans voir.*) Qu'est-ce que c'est? (*Apercevant Henriette.*) Eh! viens donc, chère petite sœur! Tu ne sais pas ce qui m'arrive? Embrasse-moi: encore une fois.

HENRIETTE, étonnée.

Eh! bien? eh! bien!

GAUTIER, avec éclat.

Je suis chef de bureau! six mille francs!

HENRIETTE.

Pas possible? Et depuis quand?

GAUTIER.

Depuis cinq minutes. Voilà comme nous marchons dans cette administration-ci. Tout ce que je crains, c'est de n'être pas à la hauteur de mes nouvelles fonctions, (*se rengorgeant*) parce qu'il faut du talent.

HENRIETTE.

Tiens, du talent, pour être chef de bureau? Il va me faire croire ça! À la bonne heure, si tu disais pour donner des leçons de chant et de piano.

GAUTIER.

Tu n'en donneras pas long-temps, s'il plaît à Dieu.

HENRIETTE.

Et pourquoi ça?

GAUTIER.

Parce que j'ai mes projets. Ils sont là. D'abord nos trois frères de St.-Flour, ce bon Jérôme, Guillaume et François. Allons-nous arrondir leur chaumière!

HENRIETTE, à part.

Oui, s'il savait.....

GAUTIER.

Ensuite le petit cousin Nicolas.. car, tout Auvergnat qu'il est, tu l'aimes toujours... à moins que tu ne préfères un de ces trois merveilleux qui te guettent quand tu vas donner tes leçons, et qui t'ont déjà demandée en mariage?

HENRIETTE.

Non, non, non. Avec quelques façons de notre pays j'ai bientôt fait de les congédier. Mais... mais qu'est-ce que tu disais de Nicolas?

GAUTIER.

Eh bien! puisque tu l'aimes toujours, et que ton cœur, essentiellement musical, n'a pas cessé de battre pour la cornemuse nationale, maintenant qu'on a des moyens, on peut le tirer de ses montagnes, le faire venir.

HENRIETTE.

Vraiment?

GAUTIER.

Le dégrossir et... par la suite... Je ne te dis que ça.
(*Il va dans la caisse d'où il rapporte un petit sac d'argent.*)

HENRIETTE à part.

Pauvre frère, je ne sais comment lui dire..... Il faut pourtant se décider... Cette lettre que j'ai reçue depuis trois jours... Il n'y a pas à reculer...

GAUTIER, revenant de la caisse.

En attendant, prends cet argent-là, prélèvement ordinaire sur les appointemens du mois (*fesant sonner le sac*), léger fruit des sueurs administratives, et expédie-moi cela à Saint-Flour; pendant que je fais le bureau, il est juste que tu fasses le ménage. Voilà tout ce que j'avais à te dire... Fais-moi l'amitié de t'en aller parce qu'on jase déjà de voir une jeune personne dans mes cartons : il n'est pas écrit sur ton dos que tu es ma sœur... Et puis, je suis pressé, très-pressé.

HENRIETTE.

Ta, ta, ta, ta! pressé!... Ils disent toujours ça. . . .
Quand ils n'ont rien à faire?

GAUTIER.

Oui, des niaiseries? Mon bureau à organiser, quatre employés à nommer, une responsabilité énorme!

HENRIETTE *vivement.*

Quatre employés à nommer?

GAUTIER, *allant continuer sa circulaire.*

Rien que ça. Un sous-chef, deux employés et un expéditionnaire... Avant une heure d'ici, il faut qu'ils soient installés... et je ne sais où les prendre.. Si les solliciteurs savaient ça, ils seraient tous là à me dire : monsieur Gautier... si vous voulez bien... voilà ma pétition... Et les salutations... et... Ils veulent du monde; il faut leur en trouver, quand je devrais mettre là les premiers venus.

HENRIETTE.

Les premiers venus? (*A part.*) A merveille (*Haut*). Gautier, j'ai aussi une bonne nouvelle à t'apprendre.

GAUTIER.

Quoi donc?

HENRIETTE.

Une lettre que j'ai reçue de Saint-Flour.

GAUTIER, *se levant.*

Une lettre de Saint-Flour, et tu ne me dis pas ça tout de suite?

HENRIETTE.

Tiens : lis.

GAUTIER.

De ces bons frères?

HENRIETTE.

Et de Nicolas. C'est notre oncle qui écrit... Tu sais bien, parce qu'ils ne savent pas... Elle va te faire un fier plaisir.

GAUTIER, *lisant.*

« Ma chère amie, je t'annonce que la chaumière de vos frères Jérôme, François et Guillaume, a été presque entièrement ruinée par la grêle...

(*S'interrompant.*) Et ils n'ont pas prévu ça? Moi, chef du bureau des assurances pour les départe-

mens du midi... Jamais vous ne leur mettez dans la tête de se faire assurer! (*lisant*.)

« Leurs moutons, leur récolte, tout a été détruit...

HENRIETTE *à part, songeant à son projet.*

• C'est-il heureux?

GAUTIER.

Tu trouves que c'est heureux? (*lisant*.)

« Ils comptent partir pour Paris où ils vont chercher de l'ouvrage. »

HENRIETTE.

Post-Scriptum : « Le cousin Nicolas les accompagne. » Heim? la bonne idée qu'ils ont eue là?

GAUTIER.

C'est fort ingénieux.

HENRIETTE.

Tu ne sais pas tout notre bonheur?

GAUTIER.

Tu m'effrayes : qu'est-ce qu'il y a donc encore?

HENRIETTE, *sautant de joie.*

Ils sont là.

GAUTIER.

Ici?

HENRIETTE.

Arrivés à pieds. Des gaillards comme ça! ça va comme la patache. Je les ai amenés avec moi.

GAUTIER.

Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse?

HENRIETTE.

Comment, tu ne devines pas?

GAUTIER.

Non.

HENRIETTE.

Non? C'est si simple! J'ai deviné tout de suite, moi. Tu as quatre places à donner?

GAUTIER.

Eh bien?

HENRIETTE.

Voilà le cadre rempli.

GAUTIER.

Est-ce que tu y penses ?

Aïa :

Aucun ne sait jamais écrire.

HENRIETTE.

Pour tous au besoin j'écrirais.

GAUTIER.

Pas un seul même ne sait lire.

HENRIETTE.

Ils n'en seront que plus discrets.
Eh ! faut-il donc tant de sciences
Pour occuper de tels emplois ?

GAUTIER.

C'est qu'ils ne parlent que patois....

HENRIETTE.

Tu donneras les audiences.

GAUTIER.

Au fait... tu me fais venir une idée!... Le Directeur veut absolument voir du monde!... il tient à ça..... et puis je lui ai dit que ça serait fait.

HENRIETTE.

C'est clair ; la question dans ce moment-ci est de lui présenter des figures.

GAUTIER.

Elle a raison : pourvu qu'ils se taisent. De quoi s'agit-il ? de sauver la séance ; nous verrons plus loin après.

HENRIETTE.

Je vas les appeler. (*A la cantonnade*) Frères ! frères ! entrez.

GAUTIER.

Ma foi ! ça me donnera le temps de me retourner.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JÉRÔME, ses deux frères, NICOLAS.

(*Tous les quatre sont en Auvergnats.*)

TOUS QUATRE.

AIR : *Beaux jours de mon enfance.*

Non , rien ne peut abattre
Le courag' (*bis*) d' z' Auvergnats.
J'avons marché comm' quatre
Et j' chomm' pas du tout las.

JÉRÔME.

En quittant not' chaumière ,
Nous j' avions l' cœur ben gros !...
A la vu' d' c' bon frère ,
Nous r' voilà tous dispos.

TOUS.

Non , rien ne peut abattre
Le courage des bons Auvergnats.
Ils marchent comme quatre
Et ne sont jamais las.

JÉRÔME, à *Gautier.*

Eh ! Philippe !... Tu ne nous embrachas pas ?

GAUTIER, un peu interloqué.

Si fait, mes bons amis (*il les embrasse successivement*).
De tout mon cœur ; ces bons frères !

NICOLAS, allant embrasser *Gautier.*

Bonjour, coujin.

JÉRÔME.

Voilà un fromagea que je t'apportas (*à François et à Guillaume*). Eh ! vous j' autres, baillas au frère, votre chac de noijettas.

NICOLAS.

Et moi des châtaignas. Tous ce que j' ons pu chauva.

GAUTIER.

Merci, mes bons amis. (*à Henriette.*) Mets donc ça quelque part.

JÉRÔME.

Je chommes venus de confiance. Je nous chommes dit : puisqu'il y a plus de quoi à la maison, je partagerons avec le frere Philippe comme il partagerait cheux nous.

NICOLAS.

Y nous procurera de quoi travailla.

JÉRÔME.

Ah ! oui, je chommes cholides. S'il faut porta le bois, démenagea, tira le tonneau.

NICOLAS.

Nous chommes propres à tout.

HENRIETTE, *à Gautier.*

Tu vois : ils sont pleins de bonne volonté.

GAUTIER.

Eh ! tu ne sais pas ce que c'est ! A présent, me voilà plus embarrassé qu'eux : il faut bien prendre mon parti.

HENRIETTE.

Sans doute, il n'y a plus de tems à perdre ; il faut les installer.

JÉRÔME.

Ah ! si nous vous janons, nous allons nous en alla.

GAUTIER.

Non, mes amis, non mes bons amis : au contraire.

HENRIETTE, *les rassemblant.*

Tenez, voilà le fait. Nous avons justement quatre places à vous donner tout de suite, et Gautier hésite, parce que ça ne vous convient pent - être pas parfaitement.

JÉRÔME.

Ah ! ch'est tout de mêma : il faut che contenta. (*Serrant la main de Gautier.*) J'étais ben chûr qu'il penserait à nous.

HENRIETTE, à *Gautier*.

Allons, le tems se passe : distribue-leur les emplois. A qui donnes-tu la place de sous-chef ?

GAUTIER.

Eh ! ma chère amie, à celui que tu voudras. Tu sens bien que je ne peux pas y mettre de préférence.

HENRIETTE.

A Jérôme ; c'est le plus fort. (*A Jérôme.*) Tu es sous-chef.

GAUTIER, à *part*.

Fière tournure de sous-chef !

HENRIETTE, à *Guillaume et à François*.

Vous autres, vous êtes commis ; et toi, petit cousin, expéditionnaire.

NICOLAS.

Tout ce qu'on voudra.

HENRIETTE, à *Gautier*.

Voilà comme on fait une organisation. A t'entendre, on aurait cru que c'était une chose !... Allons, donne-leur des instructions. Moi, je ne sais pas ce qu'il y a à faire.

GAUTIER, hésitant.

Mes bons amis... vous voilà... (*A part.*) Ça me fait frémir ! (*Haut.*) Vous voilà placés... provisoirement.

TOUS.

Ah ! c'est-il heureux !

GAUTIER.

Pas tant que vous croyez. Je serai probablement obligé (il ne faut pas se le dissimuler), je serai probablement obligé de vous destituer, et peut-être dès demain.

HENRIETTE, à *part*.

Nous verrons !

GAUTIER.

C'est un désagrément attaché à toutes les places. Du moins, j'aurai la satisfaction que ça ne sera pas pour mauvaise conduite. En attendant, il faut vous costumer autrement que ça.

JÉRÔME.

Nous chommes pas bien comme ça ?

HENRIETTE.

Oh ! grands dieux !... Je me charge de ça. C'est la moindre des choses. (*A Gautier.*) Ils vont trouver là-haut dans ta chambre quelques habits qui iront à leur taille.

GAUTIER.

AIR :

Vos lourds habits d'Auvergnat
Iraient mal avec la plume ;
Il faut un autre costume
En rapport avec l'état.

Ayons de la dignité,
Mes amis , du moins pour la forme.

GAUTIER, à ses frères.

A mes habits noirs en réforme
Redonnez de l'activité.

LES FRÈRES.

Nos lourds habits d'Auvergnats, etc.

GAUTIER.

Vos lourds habits d'Auvergnats, etc.

Ensemble

(*Gautier et Henriette indiquent du geste aux Auvergnats par où ils doivent aller. Gautier rentre en scène. Henriette sort d'un autre côté que les Auvergnats, en faisant un signe qui exprime qu'elle a en tête quelque projet.*)

SCÈNE VI.

GAUTIER, seul.

Voilà cependant où vous pousse la force du sang ! S'ils savaient seulement lire, écrire et les quatre règles, on pourrait espérer... Il faut convenir que l'éducation

est une bien belle chose ! Ce n'est pas l'embarras : je suis capable de rédiger pour Guillaume, d'expédier pour Nicolas. Voyons : il faut disposer tout ; donner à ça un air de bureau. (*Il sonne vivement à droite et à gauche ; deux garçons de bureau se présentent.*) Vite, des tables, des encriers... Au fait, ils veulent du monde ? en voilà. (*Aux garçons.*) Allons donc. (*A lui-même.*) Pourvu que la besogne d'aujourd'hui se fasse, et je répons bien qu'elle se fera, quand je devrais encore passer la nuit. (*Aux garçons.*) Ici, là. (*Aidant à arranger.*) D'ailleurs, comme je disais tout-à-l'heure, s'ils croient qu'ils sont là à vie...

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Demain peut-être ils se mettront en route ;
Car, dès ce soir, on peut les renvoyer.
Ce prompt départ me fournirait sans doute
Un bon motif pour me justifier :
S'ils ne sont tout au plus qu'un jour en place,
Assurément on n'aura pas sujet,
D'oser ici me déclarer en face
Que mes parens ont mangé le budget.

En faisant demain trois ou quatre réformes, je remettrai ça en ordre. (*Aux garçons.*) Des registres, du papier. Voilà ce que c'est. (*Les garçons de bureau sortent.*) Si ça peut passer comme ça aujourd'hui, nous sommes sauvés. Le fait est qu'ils ont des figures comme les autres.

SCÈNE VII.

LE PRÉCÉDENT, JÉRÔME, LES DEUX FRÈRES,
LE COUSIN NICOLAS. *Vêtus en bourgeois avec les habits du frère Gautier, assez proprement pour n'être pas ridicules.*

GAUTIER.

Arrivez, mes amis ; que je passe la revue. Tiens-toi

bien droit. La tête haute. (*Il relève les collets de plusieurs.*)

JÉRÔME.

Comment nous trouvas-tu ?

GAUTIER, à lui-même.

Mais, dame ! il n'y a pas trop grand' chose à dire : le fait est qu'ils ne sont pas trop mal pour des tournures improvisées.

JÉRÔME.

Qu'est-che que nous javons à faire ?

NICOLAS et les autres.

Oui, qu'est-che que nous javons à faire ?

GAUTIER.

Voilà la difficulté ! (*Plaçant Jérôme à une table.*) Boute-toi là. (*Ici Jérôme a l'air de ne pas comprendre que son frère veut le faire asseoir devant la table ; alors Gautier, se rappelant le patois, lui dit :*) Achieté-chou la cadiera. (*Jérôme s'assied.*) (*A François.*) Toi, ici. (*A Guillaume*) Toi, là. (*A Nicolas.*) L'expéditionnaire à cette table. Voilà ce que c'est. (*Quand ils sont tous les quatre assis devant leurs tables.*) Mes amis, écoutez-moi : achcouta ! (*Tous ouvrent de grands yeux et de grandes bouches pour faire attention.*) Vous voilà tous les quatre censés employés. Pénétrez - vous bien de vos occupations , vous n'avez absolument rien à faire.

JÉRÔME et les autres.

Oh ! oh ! ch'est-il drôle cha ?

GAUTIER.

Un moment.... Rien à faire que de feuilleter, toute la journée, ces gros registres qui sont devant vous.

JÉRÔME et tous les quatre, feuilletant.

Comme cha ?

NICOLAS.

Dis donc, coujin.... quand nous cherons à la fin...

JÉRÔME.

Ah ! oui ! quand nous cherons à la fin...

GAUTIER, *embarrassé.*

Quand vous serez à la fin.... Eh bien! quand vous serez à la fin, vous recommencerez. Après cela, ne bougez pas de là; soyez à votre affaire, et, sur toutes choses, taisez-vous. Il ne vous est permis que de vous moucher et d'éternuer. Allons, marchons! (*A François.*) Eh bien! regarde donc ton frère Jérôme comme il va. (*Jérôme feuillette activement.*) Il a déjà l'air d'un ancien.. Voyons, attention! Voilà le chef qui entre.... (*Il imite l'entrée du chef, et les quatre Auvergnats feuilletent avec une grande activité. Après les avoir considérés.*) Le coup-d'œil est bien! Ils ont vraiment l'air d'être occupés. Pourvu qu'il n'arrive pas de malheur, et qu'ils tiennent bon jusqu'à la fin de la séance.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN GARÇON DE BUREAU.

LE GARÇON DE BUREAU *dans le fond.*

M. le Directeur fait demander M. Gautier.

GAUTIER.

Moi? Ah! mon Dieu! (*Au garçon de bureau.*) J'y vas. Dites que j'y vas. (*A lui-même.*) Comment faire? les laisser là tout seuls.... Ils vont me faire quelque bêtise. Le Directeur?... qu'est-ce qu'il me veut donc? Est-ce qu'il aurait déjà vent de quelque chose? Il n'y a pas à dire : il faut que j'y aille. (*A ses frères.*) Mes amis, je suis obligé de vous quitter.... pour quelques minutes. Le secrétaire-général ne viendra pas, je suis bien tranquille : il est fort occupé dans ce moment-ci. Mais s'il venait (on ne sait pas ce qui peut arriver), s'il venait, et qu'il vous questionnât (*A Nicolas, à François et à Guillaume*), vous autres, vous ne répondrez pas un mot. (*A Jérôme.*) Quant à toi, Jérôme, si on vient, et qu'on te presse par trop, comme sous-chef, faut bien que tu dises quelque petite chose.... tu répondras tout bonnement: *Oui, monsieur*; rien que ça: *Oui, monsieur.*

JÉRÔME.

Oui, Mon...sia.

GAUTIER.

(*Il se parle à lui-même*). Diable! Je n'avais pas prévu ça; ça va nous gêner. (*A Jérôme.*) Je ne te dis pas Mon-sia. (*Articulant.*) Mon... sieur.

JÉRÔME.

Mon...sia.

JULIEN.

M. Gautier, M. Gautier, on vous attend.

GAUTIER.

Il n'en démordra pas. (*Prenant son chapeau.*) Je serai bientôt de retour. Ce n'est pas le moment de lui donner des leçons de prononciation. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HENRIETTE.

HENRIETTE, *entrant à pas de loup.*

Il n'y a personne!..... Je n'ai pas seulement eu le tems de leur demander des nouvelles du pays. Je crois que voilà le bon moment. (*Elle parcourt rapidement les places où sont assis les quatre parens feuilletant à tour de bras, et dit à chacun, en lui frappant sur l'épaule*) C'est moi! c'est moi! c'est moi! c'est moi! Ces bons amis! j'ai tant de choses à leur demander que je ne sais par où commencer. (*Elle se retourne et aperçoit qu'ils ne se dérangent pas.*) Eh bien! on les prendrait déjà pour des chefs de bureau! Mais répondez-moi donc.

JÉRÔME, *faisant un signe négatif.*

Le frare i nous ja dit de ne pas bouja de là.

HENRIETTE.

Bon! ce n'est pas pour moi qu'il vous a dit ça. Arrivez-donc, arrivez donc.

JÉRÔME, *se levant timidement ainsi que les trois autres.*

Si la checratar i vena...

HENRIETTE.

Il n'y a pas de danger! Écoutez, mes bons amis. (*Elle les groupe autour d'elle et se place au milieu.*) Je viens de faire une bonne chose, allez! Il ne faut pas en parler à Gautier parce qu'il ne veut pas qu'on dise ce qu'il fait pour nous; mais on a des protections, (*à demi-voix*) et je viens d'écrire une lettre!

JÉRÔME.

Avec de grandes pataraphes!... comme chelles que tu écrivais au pays?

HENRIETTE.

Oui... oui... cette lettre-là nous sera utile. A présent dites-moi ce qu'est devenu le père Vigneron.... le gros joufflu.... qui soufflait dans sa cornemuse..... et qui donnait des leçons à Nicolas? Il me semble que je l'entends encore.

JÉRÔME.

I choufla toujours: ch'est lui qui fait dancha les filles.

NICOLAS, *riant.*

Et moi auchi donc?

HENRIETTE.

Toujours sous le même arbre, en face de la maison?

NICOLAS.

La même choja comme quand tu es partie.

HENRIETTE.

Eneore la bourrée que nous dansions?

NICOLAS.

Toujours la même chanchon, tu chais ben! (*Il fait claquer ses doigts.*)

La petite Jeannette

Est gentille et coquette.

JÉRÔME.

Henriette, elle chen chouvient pas!

HENRIETTE.

Ah! che ne m'en choufien pas! Laisse donc, j'ai fait dessus des variations en ut mineur, la pédale céleste et le tambourin. Achcouta! achcouta!

AIR nouveau de M. Blanchard (1).

La petite Jeannetta
Est gentille et coquette
Et Jeannot qui la guetta
S'vanse qu'il l'attrapera.
Au bois quand elle va seuletta,
L' malin Jeannot qui la guetta,
Dérangea sa toilette,
Sa cornetta,
Sa col'retta,

LES PARENS, *entraînés.*

Ah ! ch'est bien cha.

NICOLAS.

La pauvre Jeannetta che défend de chon mieux ; mais
Jeannot i va touchour chon train... i chiffonna la co-
leretta , et...

Bienheureuse Jeannetta ;
Si n' lui déränge qu' cha. (*bis*)

DEUXIÈME COUPLET.

HENRIETTE.

Jeannot d' mande à Jeannetta
Un baiser : la pauvretta
S'en défend et répéta :
« Ah !
« Pour cha ,
« Alte là !
C'n'est pas un' chos' qu'on permetta.
Jeannot veut qu'all' se soametta
— Nenni dà : la filletta,
Peu doucetta ,
Le souffletta

(1) S'adresser, pour se procurer cet air, à M. le chef d'orchestre du théâtre des VARIÉTÉS. — Les paroles vont sur l'air : *Soir et matin je chante.*

NICOLAS.

Un choufflet de chelle qu'on aime, cha encouragea. Jeannette a beau régista..... Jeannot lui dérobe un baigner, et.....

Bienheureuse Jeannetta,
Si n' lui dérobe que cha (bis).

TOUS, *en dansant sur le refrain et terminant par le cri auvergnat.*

(*On entend dans la coulisse M. d'Héricourt, qui dit d'une voix forte et impatiente :*)

Je suis à vous ! Je suis à vous tout-à-l'heure.

HENRIETTE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! J'entends quelqu'un !

JÉRÔME, *aux parens.*

A vos plaches ! vite, feuilleta, feuilleta !

(*Ils se précipitent à leurs bureaux.*)

HENRIETTE, *ne sachant où fuir.*

Qu'est-ce qu'on dirait de me trouver toute seule au milieu de quatre employés ? Cachons-nous. (*Elle prend avec elle le petit sac d'argent que Gautier lui a remis et sans être vue des frères ni du cousin, se précipite dans la caisse, dont la porte est ouverte.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, M. D'HÉRICOURT.

M. D'HÉRICOURT, *en scène, un papier la main.*

Quel diable ! on ne sait à qui entendre ! Encore un travail pressé. Gautier ! Gautier ! où diable est-il donc ? (*Apercevant les quatre nouveaux employés à leur poste.*) Que vois-je ? les nouveaux employés déjà installés ?..... Je n'ai jamais connu un garçon plus actif que ce Gautier.... Il m'a dit que ça serait fait, et... en effet.... c'est

fait. Voilà justement de quoi les mettre tout de suite à la besogne. (*Aux employés.*) Voyons, messieurs, quel est celui de vous?... Allons : le premier venu. (*Il s'adresse à Nicolas.*) Écrivez. (*Puis à Jérôme comme par souvenir.*) Vous, monsieur, écrivez aussi : la lettre de monsieur (*montrant Nicolas*) partira et (*montrant Jérôme*) la vôtre servira de copie. (*Préoccupé.*) Y êtes-vous, messieurs ?

(*Il dicte en se promenant de long en large comme un homme fort préoccupé. Nicolas et Jérôme continuent, pendant ce tems, à feuilleter très-lentement leurs registres ; ils regardent niaisement M. d'Héricourt. Henriette, qui a entr'ouvert la porte de la caisse, a montré qu'elle était à l'action.*)

« Monsieur (*en vedette*).

« A la réception de cette lettre... vous organiserez...
 « le service. Vous avez reçu... précédemment... des in-
 « structions. Vous vous y conformerez. Ne vous laissez
 « point devancer..... ni intimider..... par les..... concu-
 « rences. Le directeur compte..... sur votre... dévoue-
 « ment... votre zèle... et cætera, les phrases d'usage.»
 (*M. d'Héricourt, marchant et tournant le dos, marque un léger repos comme pour donner le tems de finir. A ce moment, Henriette, sans sortir de la caisse, en entr'ouvre la porte, et glisse adroitement sur le bureau de Nicolas la lettre qu'elle a écrite sous la dictée.*)

Avez-vous fini ? (*Il prend la lettre sur le bureau de Nicolas, et regarde celui-ci long-temps, avec ébahissement.*) Diable ! quelle belle écriture ! (*Henriette se montre à moitié pour écouter et s'applaudir du succès de sa ruse.*) Comment donc ? je n'en reviens pas. Des phrases rectifiées ? ... C'est mieux, beaucoup mieux que je n'ai dit. (*A Nicolas.*) Monsieur, nous avons fait une acquisition. J'en remercierai M. Gautier. (*A lui-même.*) Je suis enchanté de cette écriture-là. (*Il fait beaucoup de gestes de satisfaction.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS , GAUTIER.

GAUTIER, *terrifié en voyant là M. d'Héricourt.*
Le secrétaire-général !... Il sait tout !...

M. D'HÉRICOURT, *l'apercevant.*

Ah ! vous voilà ! (*Avec satisfaction.*) Quand on a des bureaux à organiser, mon cher, c'est à vous qu'il faut s'adresser.

GAUTIER, *tremblant.*

Vous croyez... monsieur ?

M. D'HÉRICOURT.

Peste ! vous vous y entendez !

GAUTIER.

Comme ça... une organisation... impromptu...

M. D'HÉRICOURT.

Non : je le donne en mille, à trouver un sujet comme celui-là. C'est magnifique !

Ici Gautier cherche à deviner dans les regards de ses frères comment cela s'est pu faire.

GAUTIER, *à part.*

Si j'y comprends rien... je veux bien...

M. D'HÉRICOURT, *montrant Nicolas.*

C'est monsieur. (*Nouvel étonnement de Gautier, qui regarde autre part.*) Non : monsieur que voilà, qui vient d'écrire cette lettre sous ma dictée.

GAUTIER, *à part.*

Je ne sais pas comment ça se fait ; à moins que ça ne soit par un nouveau procédé... quelque brevet d'invention.....

M. D'HÉRICOURT.

Eh bien ! qu'avez - vous donc ? Vous êtes tout je ne sais comment ?

GAUTIER.

Moi, monsieur ? non...

M. D'HÉRICOURT.

C'est un sujet à avancer. (*Après avoir fermé la lettre.*)
Cette lettre est importante. Faites-moi le plaisir de la
porter vous même.

GAUTIER, *craignant de nouveau de laisser ses frères
seuls.*

Si ça vous était égal... j'enverrais....

M. D'HÉRICOURT.

Non : c'est grave. Je tiens à ce qu'elle soit remise
par vous.

GAUTIER.

C'est que monsieur ne restera sûrement pas là ?

M. D'HÉRICOURT.

Mais... non. Je ne sais.

GAUTIER.

Je vous dis ça... parce que je suis bien aise... Vous
concevez... Une nouvelle organisation... Ils ne peu-
vent pas encore voler de leurs propres ailes... Et puis...
(*Vivement comme une idée qui lui vient.*) Ma caisse
est ouverte.

M. D'HÉRICOURT, *froidement.*

Eh bien ! fermez-là.

GAUTIER, *allant fermer la caisse.*

Vous tenez donc absolument à ce que j'aille moi-
même...

M. D'HÉRICOURT.

Sans doute. (*Pendant que Gautier ferme la caisse
où est sa sœur, et met la clef dans sa poche.*) Qu'est-ce
qu'il a donc ? Il est tout singulier.

(*Gautier sort en faisant signe à ses parens de feuilleter
plus activement.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. D'HÉRICOURT.

M. D'HÉRICOURT.

Bon garçon... Il est si occupé qu'il en est quelque-

fois étourdi; (*indiquant Nicolas*) mais voilà un sujet qui l'aidera beaucoup, j'en suis sûr, et, si les trois autres sont de sa force... nous pourrions nous flatter d'avoir là le plus solide bureau de l'administration (*A Jérôme*). Avez-vous fait cette copie?... Ce que je viens de dicter tout à l'heure..., l'avez-vous fait?

JÉRÔME, *feuilletant vite.*

Oui, Monsia.

M. D'HÉRICOURT.

Hé!.. (*A lui-même*) Qu'est-ce qu'il dit donc? (*A Jérôme d'un ton accentué.*) Eh bien! dites moi, Monsieur. (*Ici Jérôme feuillette encore plus vite.*) Arrêtez donc, Monsieur. (*M. D'Héricourt en disant ces mots pose la main sur le registre.*) Puisque vous l'avez copiée, où est-elle? l'avez-vous? pouvez-vous me la donner?

JÉRÔME.

Oui, Monsia, oui, Monsia, oui, Monsia.

M. D'HÉRICOURT.

Qu'est-ce que c'est que Monsia? Se moque-t-il de moi?..

JÉRÔME.

Oui, Monchia.

M. D'HÉRICOURT.

S'il écrit comme il parle... (*A Jérôme*): Est-ce que vous seriez, par hasard, un ignorant.

JÉRÔME.

Oui, Monsia.

M. D'HÉRICOURT, *stupéfait et avec éclat.*

Ah! mon Dieu!... Et de plus un imbécile?

JÉRÔME *éclatant.*

Imbèchila vous-même. (*Se levant*). Tout Auvergnat que nous chommes, je nous laichons pas inchulta.

M. D'HÉRICOURT.

Auvergnat? Savez-vous, monsieur l'Auvergnat, que vous êtes un mal-appris. Sortez d'ici, ou je vous fais mettre dehors!

(*Guillaume, François et Nicolas se levant pour faire un rempart de leur corps à Jérôme; ce qui doit former tableau.*)

Ah! faut pas le menacha!...

M. D'HÉRICOURT.

Ceux-là aussi?... Bon dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GAUTIER *se précipitant sur ses frères pour les apaiser.*

GAUTIER.

Ah! mon Dieu! (*A part*). Pour le coup, c'est fini! ils n'auront pas joui long-tems de leurs appointemens.

M. D'HÉRICOURT, *à part, et confondu.*

Je n'en reviens pas!

GAUTIER, *avec timidité.*

Si Monsieur voulait me permettre... de lui expliquer...

M. D'HÉRICOURT, *à part sans l'écouter.*

J'y pense... Cet écrit anonyme que j'ai déchiré ce matin? Je ne puis croire... Pourtant ma responsabilité... monsieur Gautier... est sûr... que sa caisse... est plus en ordre... que son bureau.

GAUTIER, *voivement.*

Ma caisse, monsieur? Je vous ai offert, ce matin, de vérifier, et vous permettez que j'insiste.

M. D'HÉRICOURT.

On dit... (et, je me suis bien garde d'y croire)... que l'on a vu plusieurs fois certaine personne sortir d'ici.

GAUTIER, *à part.*

Je lui avais bien dit que ça ferait jaser.

M. D'HÉRICOURT.

Votre réponse se fait attendre?

GAUTIER, *lui présentant la clé de la caisse.*

La voici...

GAUTIER.

AIR : *nouveaux de M. Blanchard.*

J'ai mis en règle tous mes comptes.

M. D'HÉRICOURT.

Vous en êtes sûr?... cependant

Je crains d'y trouver des mécomptes....

GAUTIER.

Je suis tranquille , assurément.

Voyez, voyez :

(*M. d'Héricourt ouvre la caisse.*)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

HENRIETTE, *sortant de la caisse avec le petit sac d'argent.*

Ciel ! ce n'est pas mon frère !

TOUS.

Quel étrange mystère !

Qui pourra

M'expliquer cela ?

M. D'HÉRICOURT à *Gautier.*

Justifiez-vous, Monsieur... si cela est possible.

GAUTIER *ne concevant pas comment sa sœur se trouve là.*

Souffrez... que... je remette mes idées. Homme de plume... je ne suis pas accoutumé... à l'improvisation.

M. D'HÉRICOURT.

La vérité, Monsieur, voilà tout ce qu'on vous demande.

GAUTIER.

Vous voyez d'abord ces quatre amis que la nature m'a donnés ?

M. D'HÉRICOURT.

Vos frères ?

GAUTIER.

C'est-à-dire.. distinguons (*les séparant*): ces trois-là; l'autre est un cousin pur et simple.

M. D'HÉRICOURT.

Vous ne m'aviez point dit...

GAUTIER.

Je ne sais pas où j'aurais pu placer ça. Je n'avais guère le tems... Leur chaumière a été grêlée, et, ce matin, ils me sont tombés ici comme de véritables bombes, au moment où vous teniez à présenter à monsieur le directeur des figures... Vous voyez qu'ils en ont.

M. D'HÉRICOURT.

C'était le tromper.

GAUTIER.

Par excès de zèle dans leur intérêt, dans le mien, dans le vôtre, dans l'intérêt de tout le monde... Afin que vous pussiez dire au directeur: *C'est fait*. Du reste je ne me dissimulais pas que ce n'était qu'une organisation essentiellement provisoire, et la preuve... c'est que voilà les brevets que vous m'avez remis... Ils sont encore en blanc. Vous voyez ces chers amis disposés à faire aujourd'hui ce que très-probablement ils auraient fait demain. Ils retournent, je ne dirai pas à leurs moutons, attendu que la grêle y a mis bon ordre; mais à Saint-Flour, leur patrie... Ce dont vous ne sauriez douter aux accens que tout-à-l'heure ils vous ont fait entendre, et qu'au besoin ils sont encore tout prêts à faire retentir...

TOUS.

Oui, Monchia, oui, Monchia.

GAUTIER.

Du reste, ils ne réclament rien pour prix de leurs services... que la retraite... à laquelle ils ont acquis de trop justes droits...

M. D'HÉRICOURT.

Plaisantez-vous, monsieur? la retraite?...

GAUTIER.

J'entends par retraite, la faculté de se retirer... .

Pour l'autre... je sais bien qu'ils n'ont pas tout-à-fait le
tems voulu par les réglemens..

M. D'HÉRICOURT.

Et Mademoiselle?...

HENRIETTE.

Sa sœur, Monsieur, qui est redevable à Gautier de
son éducation, comme ses frères de leur existence.

GAUTIER, *faisant des signes à sa sœur.*

Chut!... Tais-toi donc...

HENRIETTE.

Et qui doit dire ici tout ce que sa générosité veut
taire.

GAUTIER *à part.*

Voilà le moulinet parti!

M. D'HÉRICOURT.

Mais... cet argent?

HENRIETTE.

Celui que tous les mois il retranche de ses appoin-
temens pour envoyer à ses frères, à son cousin.

M. D'HÉRICOURT, *très-haut et d'un accent très-prononcé.*

Mais cette lettre que j'ai dictée?... Qui donc?

GAUTIER, *avec éclat.*

Pour ça, je vous donne ma parole que ce n'est aucun
d'eux; ils en sont incapables.

HENRIETTE *se rapprochant de M. d'Héricourt.*

J'étais dans cette caisse... et j'ai entendu...

M. D'HÉRICOURT.

Fort bien! Mais il m'est impossible d'excuser auprès
du directeur... Sa sévérité irait plus loin que la mienne;
et, quoique habitué à faire des rapports, en voilà un,
je vous l'avoue, que je ne saurais comment tourner.

HENRIETTE.

C'est fait, monsieur: j'ai tout écrit, ce matin, à la
fille du directeur... mon écolière...

M. D'HÉRICOURT.

Il n'en exigera pas moins que M. Gautier reçoive
une leçon... et c'est à moi de la lui donner.

GAUTIER, *à part.*

Mêlez-vous de donner des places!

M. D'HÉRICOURT.

Comme il est actif et bien portant...

GAUTIER.

S'il ne fallait que ça, ces gaillards-là sont bien autrement solides.

M. D'HÉRICOURT.

M. Gautier fera à lui seul la besogne de ses trois frères, celle de son cousin et la sienne...

GAUTIER, *vivement.*

En vérité ? J'en suis capable.

HENRIETTE, *vivement.*

Et mes frères, monsieur ?

M. D'HÉRICOURT.

Ces messieurs ? ils seront jusqu'à nouvel ordre...
(*riant*) surnuméraires.

GAUTIER, *à ses frères.*

Pour les appointemens, ça vous rejette un peu loin.

HENRIETTE.

Oh ! que non ! (*Montrant Nicolas.*) Je me charge d'apprendre à lire à Nicolas.

GAUTIER.

C'est ça : j'en aurai bien assez de faire l'éducation de ceux-là. Le matin, tout entier à mon bureau, et le soir... en famille... une petite école d'enseignement mutuel.

M. D'HÉRICOURT.

AIR : *Tra la la.*

Les parens (*bis*)

Sont des gens

Très-méritans.

Les parens (*bis*)

Ont droit aux emplois vacans.

TOUS.

Les parens, etc.

HENRIETTE, *au public.*

L'auteur vous prie instamment
De le traiter en parent ;
L'emploi d'auteur applaudi
Est vacant . . . donnez-le lui.

Hâtez-vous , s'il vous plait ,
D'expédier son brevet ;
Un zéphyr indiscret
Hélas ! le lui soufflerait.

TOUS.

Hâtez-vous , s'il vous plait , etc.

FIN.